

Article : Inauguration de l'Université de Strasbourg, du Larousse mensuel de novembre 1920.

Numéro d'inventaire: 1979.27445

Auteur(s) : Henri Froidevaux Type de document : article Date de création : 1920

Inscriptions:

• nom d'illustrateur inscrit : Simont (J.), "L'Illustration".

Description: Pages de dictionnaire.

Mesures: hauteur: 318 mm; largeur: 235 mm

Notes: Pages 305 à 308 du numéro 165 du Larousse mensuel de novembre 1920.

Mots-clés: Inaugurations

Filière : Université Niveau : Supérieur

Nom de la commune : Strasbourg Nom du département : Bas-Rhin

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 3 Mention d'illustration

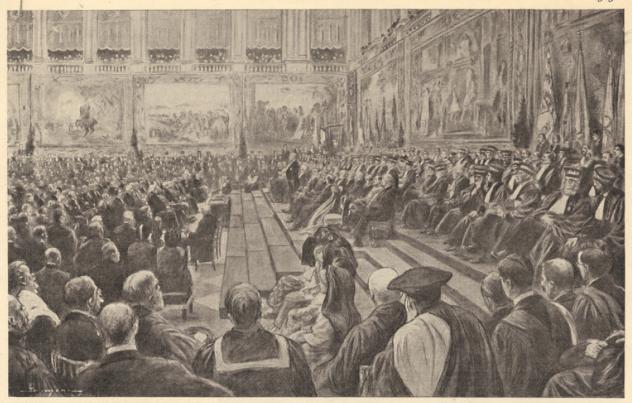
ill.

Lieux: Bas-Rhin, Strasbourg

i 165. Novembre 1920.

LAROUSSE MENSUEL

305



La récuverture solennelle de l'Université de Strasbourg, redevenue française, a eu lieu le 22 novembr d'inauguration en présence des professeurs des Facultés strasbourgeoises, des membres de l'Institut, des Dessi plus de L. Simont l'IU. bre 1919. Le président de la République française, Raymond Poincaré, prononce le discoi s maréchaux de France et des délégations des grandes Universites de France et de l'étrai

les sinn feiners les continuateurs de ces associations

les sinn feiners les continuateurs de ces associations ou groupements qui, à maintes reprises, tenteren) de dresser l'Irlande contre l'Angleterre et de conquérir par la violence l'affranchissement de leur patrie.

Parmi les devanciers des sinn feiners, on peut citer d'abord les Irlandais-Unis. C'était le nom d'une vaste association qui se constitua en 1791, dans le but secret de secouer le joug de l'Angleterre et de transformer l'Irlande en république indépendante. Malgré le nombre de ses adhérents (plus de 500.000 en 1797), cette association ne put cependant réaliser son dessein : la grande insurrection qu'elle déchaîna en 1798 n'eut d'aitre effet que de renforcer la mainmise de l'Angleterre sur l'Irlande, qui, par l'acte d'Union (1800), fut réduite au rang de province conquise.

Il faut attendre jusqu'en 1843 pour voir reparaître sur la scène politique d'Irlande les partisans de solutions extrêmes, avec les dissidents du pârti de la Jeune-Irlande, fondé vers 1839 par O'Connell. Tandis que, dans ses revendications, O'Connell, entendait rester dans les formes légales, certains de ses anciens partisans, désapprouvant cette afftude, fondèrent avec Smith O'Brien le parti de la force maltielle. Au lendemain de la mort du grand agitateur, ils fomentèrent une insurrection qui échoua complètement et aboutit à la condamnation de Smith O'Brien et de ses comparses (juillet 1848).

Quinze ans plus tard, apparaissaient les [enians, qui sont les ancètres directs des sinn feiners. Il faut remarquer cependant que le fenianisme, tel qu'il se manifesta en 1865, avait une ampleur bjen plus considérable que le sinn feinisme, du moins à ses débuts. L'organisation feniane, que dirigeaît en Irlande James Stephens, prolongeait encore ses ramifications en Amérique, où elle avait pour chef John O'Mahony, Elle disposait de ressources financières importantés et d'un contingent d'honmes qui, pour les seuls districts de Dublin et de Cork, atteignait presque/ le chiffre de 40.000. Portant, les fenians échouèrent dans la lutte ouverte qu'ils

L'evolution du sinn feinsme est toute differente. Issu du mouvement provoqué, en 1893, par la Ligue gaélique, pour sauvegarder les traditions linguisti-ques, littéraires et historiques de l'Irlande, le sinn feinisme ne prit réellement tournure politique qu'à la fin de 1905, lorsque fut institué à Dublin un Conseil

national, qui, du reste, ne réussit guère. Mais l'impulsion était donnée : peu à peu le sinn feinissée organisa sa doctrine et son action : d'abord hôstile aux théories socialistes et aux méthodes révolutionnaires des fenians, il fit siennes les unes et les autres. L'argitation créée en Irlande par la question du Home Rule (1913) favorisa le développement de la propagande sinn feiniste. La guerre ne l'interrompit point. Alors que les autres partis avaient gonclu dès 1914 une trêve tacite et que, sans distinction d'opinions ni de cultes, les Irlandais, nationalistes ou orangistes, collaboraient loyalement à l'effort militaire britannique, les sinn feiners seuls ne désarmèrent pas. On se rappelle comment ils prétérent l'oreille aux suggestions de l'Allemagne et téntèrent de provoquer en Irlande un soulèvement (1916).

Depuis la paix, le mouvement sinn feiniste a pris une recrudescence d'activité. Profitant des embarras de la Grande-Bretagne, s'appuyant sur le principe, proclamé par l'Entente, du droit des peuples à disposer d'eux-mèmes, les sinn feiners sont entrés en révolte ouverte et ont transformé l'Irlande en un véritable champ de bataille. En même temps, ils ont complété leur organisation politique en constituant une République irlandaise, qui a son président, de

veritable champ/de Datalile. En meme temps, ils ont complété leur organisation politique en constituant une République irlandaise, qui a son président, de Valera, son Parlement, son armée et jusqu'à ses tribunaux. Ainsi le chétif parti de naguère englobe aujourd'hui presque toute l'Irlande et a assez de force pour báttre en brèche la puissance anglaise, qui semble perdé chaque jour du terrain. — J. Darguin.

perdé chaque jour du terrain. — J. Darbeun.

Strasbourg (Inauguration de l'Université de De.). Le samedi 22 novembre 1919, a eu lieu à Strasbourg une cérémonie qui, déjà importante par elleméme, a pris plus d'importance encore de par les discours qui y furent prononcés comme de par l'assistance qui les entendit : le président de la République a inauguré l'Université, redevenue française, de Strasbourg. (V. p. 25.)

Française, l'Université de Strasbourg l'avait déjà été, et pendant la majeure partie de son histoire; elle l'avait été depuis l'époque où Strasbourg, précédemment ville libre impériale, était devenue « ville libre royale », jusqu'au moment de la prise de Strasbourg par les Allemands, le 28 septembre 1870. Elle ne fait donc aujourd'hui, en réalité, que reprendre le cours normal de son existence, comme l'Alsace tout entière le fait actuellement, depuis la signature du traité de Versailles du 28 juin 1919. On s'en rendra parfaitement compte en embrassant d'un rapide coup d'œil toute l'histoire de l'Université de Strasbourg, depuis ses plus lointaines origines jusqu'à notre époque.

Republique française, Raymond Poincaré, prononce le discourses delégations des grandes Universites de France et de l'étranger.

I. Les origines. Veut-on remonter à ses tout premiers débuts, on doit se reporter à la première moitié du xvie siècle, à des temps tout voisins de celui où Jean Calvin faisait paraître sa fameuse Institution de la Doctrine chrétienne (1536). Alors, l'humanisme florissait en Alsace, et bon nombre de travailleurs de mérite y préparaient ouy publiaient de sérieux ouvrages d'érudition et d'histoire; alors, l'illustre érudit Jean Sturm reçut la mission d'organiser à Strasbourg, l'année même où y arrivait Calvin (1538), une école latine ou gymnase. Environ trente ans plustard (1566), l'empereur Maximilien II accorda à cette école, devenue très vite célèbre, les privilèges d'une Académie. Près d'un demi-siècle s'écoule encore et, parmi les faveurs par l'octroi desquelles Ferdinand II, le descendant et le successeur de Maximilien II, achète la neutralité de Strasbourg en 1621, au début de la guerre de Trente ans, on doit compter la transformation de cette Académie en Université de plein exercice. Désormais, l'Université de Strasbourg jouit du pouvoir de faire des licenciés et des docteurs, et elle en usa. Mais, même après la signature des traités de Westphalie, les étudiants n'affuèrent pas autour de ses chaires titulaires, d'ailleurs peu nombreuses (une vingtaine en tout pour les quatre Facultés de théologie, de philosophie, de droit et de médecine), et c'était encore une petite Université que celle de Strasbourg, au moment où la vieille ville libre alsacienne passa sous la domination des rois de France (30 septembre 1681).

II. L'Université française de l'ancien régune. Louvois avait promis, au nom de son maître, de respecter les privilèges de la cité et de lui laisser son autonomie. Louis XIV tint scrupuleusement ces engagements, garantit le maintien de l'Université et ne modifia en rien son organisation. Il se contenta de souhaiter voir désormais des régnicoles, et non plus des maîtres ven

306 Jacques Oberlin, et les juristes et historiens Christophe-Guillaume Koch et Jean-Michel Lorenz. A côté de ces philologues, de ces historiens, de ces juristes, il convient de nommer quelques savants : le chimiste Rimbault Spielmann, le botaniste Jean Hermann, les médecins Jean-Frédéric Lobstein et Thomas Lauth.

LAROUSSE MENSUEL

quelque manière, dès la fin du xviiie siècle, avec son

quelque manière, dès la fin du xvin° siècle, avec son école d'accouchement, son musée d'histoire naturelle, son cabinet de physique, son jardin botanique, son observatoire et sa bibliothèque, déjà une des mieux pourvues de l'Europe. Mais cette conception, qui triomphe aujourd'hui, ne fut nullement celle des fondateurs de l'Université napoléonienne.

III. L'enseignement supérieur français à Strasbourg au XIX° siècle. La loi consulaire de l'an X l'avait déjà écartée; les décrets de 1808, consécutis à la loi promulguée deux ans plus tôt, l'écartent peut-être plus complètement encore. La loi de 1860 décide qu'il sera formé un corps « chargé exclusivement de l'enseignement et de l'éducation publique dans tout l'empire »; elle crée, par conséquent, le monopole de l'enseignement. A la libre initiative, à la souplesse des cadres, à la variété des disciplines, les décrets

et Eugène Kœberlé, et combien d'autres, ont enseigné et Eugène Kœberle, et combien d'autres, ont enséigné à l'Université de Strasbourg, c'est prouver de manière péremptoire la valeur de son corps professoral... Des maîtres comme Fustel de Coulanges, qui y écrivit la Cité antique, y enseignaient encore au moment où la guerre franco-allemande de 1870-1871 arracha Strasbourg à la France.

IV.L'Université allemande de Strasbourg (1872-1918). A cette énoque, dix années seulement sénaraient.

Nº 165. Novembre 192).

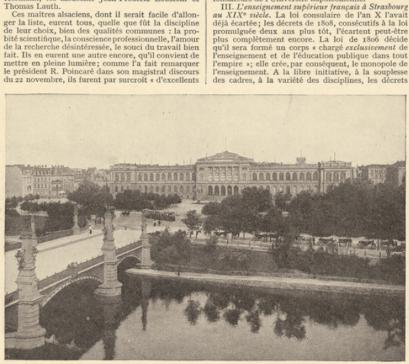
IV.L'Universit'allemandedeStrasbourg(1872-1918). A cette époque, dix années seulement séparaient Strasbourg du second centenaire de son entrée dans la communauté française. Avec cette ignorance du caractère alsacien qu'ils n'ont cessé de montrer pendant tout le temps qu'ils dominèrent en Alsace, les vainqueurs prétendirent annuler d'un trait de plume tout le passé français, auquel les Alsaciens demeuraient irréfragablement attachés. Aussi, quand l'empereur Guillaume ler signa la charte de constitution de l'Université allemande de Strasbourg, puis lorsque, le 1e⁴ mai 1872, il inaugura solemnellement celle-ci, affirmat-t-il reprendre et faire fructifier l'héritage de Maximilien II et de Ferdinand II. Mais, ni dans le nouvel empire allemand, ni en Alsace, les circonstances n'étaient alors favorables à l'essor de l'Université nouvelle; ternes furent donc ses débuts et (si l'on peut dire) végétative son existence.

Maximilien II et de Ferdinand II. Mais, ni dans le nouvel empire allemand, ni en Alsace, les circonstances n'étaient alors favorables à l'essor de l'Université nouvelle; ternes furent donc ses débuts et (si l'on peut dire) végétative son existence.

Mais ce n'était pas ainsi que les dirigeants de la politique allemande voulaient l'Université de Strasbourg; ils entendaient en faire, à la frontière de la France, une fondation puissante, un instrument de germanisation et de propagande allemande, beaucoup plus qu'un centre de diffusion de la science sereine et impartiale. Dès que les circonstances le leur permirent, ils entreprirent de réaliser leur dessein. De là l'édification d'un palais collégial, d'une véritable cité médicale et d'un vaste quartier universitaire, avec salles de cours, bibliothèques, séminaires, instituts de toutes sortes; de là, dès l'année 1877, l'Attribution du parrainage de l'Université à l'empereur Guillaume Ier; de là, encore, celle de la nomination des professeurs au kaiser ou au statthalter; de là l'exclusion des vrais Alsaciens, si méritants soient-ils, des chaires de l'Université de Strasbourgeois y ont répondu : en siffant d'abord, le rer mai 1872, les nouveaux professeurs allemands et les étudiants teutons accourus de toutes les parties du Deutsches Reich pour l'inauguration de l'Université; puis en faisant le vide aux cours publics institués pour eux par les conquérants. C'était, suivant un joli mot du président Poincaré, « dans la grande ville française, un ilot où ne fréquentait guère la population alsacienne » que cette Université, bâtie cependant presque exclusivement aux frais des contribuables alsaciens et lorrains. Quant aux jeunes gens, après avoir hésité à s'inscrire comme étudiants aux cours de l'Université, force leur fut bien de les suivre; mais de quelle manière leur fubien de les resserrer, l'Université, force leur fut bien de les monèmes de le l'université, force leur fut bien de les monèmes de leur manière de bonne souche, dont l'instinct se refusait à s'acclimater a

à dresser une vraie barrière morale entre les étudiants alsaciens et... les autres.

Ainsi, l'Université allemande de Strasbourg n'a pas rempli son but, et l'étudiant alsacien a vraiment été, sans qu'il y parût, un obstacle à la germanisation du pays. Que de fois les professeurs chargés de les instruire et, surtout, de leur faire un esprit allemand, s'en sont-ils plaints! « Sa Magnificence le Prorecteur » Rham le leur reprochait à eux-mêmes, en 1912. « Camarades (disait-il alors aux étudiants alsaciens), laissez-moi vous parler à cœur ouvert. Depuis quelque temps, nous remarquons que vous ne venez quelque temps, nous remarquons que vous ne venez ciens), laissez-moi vous parler à cœur ouvert. Depuis quelque temps, nous remarquoins que vous ne venez pas à nous avec un esprit libre d'arrière-pensées. Notre devoir est de vous mettre en garde contre les dangers auxquels vous vous exposeriez en regardant du côté des Vosges et en vous laissant aller à des illusions qui ne deviendront jamais des réalités ». Mais ni les menaces du prorecteur Rahm, ni son ton hautain n'impressionnèrent cette belle jeunesse; et si, au cours de la Grande Guerre, les « monômes de



Vue générale de l'Université de Strasbourg, par devant la place de l'Université et l'Ill.

Français ». Ils s'associent pleinement à toutes les

Français ». Ils s'associent pleinement à toutes les fêtes royales; ils se plaisent à proclamer, par la bouche de Schœpflin, quel bien leur semble pour l'Alsace, « gauloise par ses origines », son retour à la France; ils prennent, en 1781, l'initiative de fêter avec éclat le centenaire de la réunion de Strasbourg au royaume des fleurs de lis, et ils applaudissent à cette occasion celui des leurs qui vante les mérites de cette réunion, le théologien Laurent Blessig, qui avait déjà, quelques années plus tôt, prononcé dans leur ville l'oraison funèbre du maréchal de Saxe.

Si ardent soit-il, ce patriotisme français des professeurs de l'Université ne détourne nullement les Allemands d'y fréquenter comme ils le faisaient naguère, avant r681. Mais ils ne s'y rendent plus, comme autrefois, depuis le nord de l'Allemagne, le Mecklembourg et la Poméranie; par contre, les étudiants des contrées voisines (Palatinat, pays de Bade, etc.) continuent à en suivre les cours. C'est que tout les attire à Strasbourg: et la science et la réputation des maltres de l'Université, et l'accueil hospitalier des habitants, et (du moins à la fin du xvnir siècle) la possibilité de se perfectionner dans cette langue française que Gœthe — un des étudiants en droit de Strasbourg — déclarait tenir pour une seconde langue maternelle.

On le voit, profondement française a été, sous l'ancien régime, l'Université de Strasbourg, et elle l'est encore demeurée aux temps de la Révolution. Ses maîtres l'ont alors prouvé de deux manières : en envoyant quelques-uns des leurs siéger dans certaines assemblées de l'époque (Roch à la Législative et au Tribunat) et en travaillant à développer à Strasbourg l'enseignement supérieur. De cette seconde préoccupation témoigne en particulier, à l'époque d'Université dont elle est alors dotée; au lieu d'une Université réduite à ses quatre Facultés (auxquelles Louis XIV a ajouté en 1701 l'Académie catholique de Molsheim, fondée en 1618), ils souhaitent une Loives ité comprenant tout ce qui peut être objet d'étude et d'en

qui complètent cette loi substituent une puissante machine à l'armature inflexible et une rigide unifor-mité. « Seul chargé désormais de l'enseignement supérieur, l'Etat (a dit à Strasbourg Raymond Poin-caré) ne tolère plus auprès de lui qu'un grand corps universitaire qu'il entend bien tenir sous son autorité, d'Universités régionales; rien que des circonscrip-tions administratives, qui s'appellent des Académies. Les Facultés resteront partout isolées les unes des

Sous une monarchie qui eût continué la vieille tradition des rois bourbons et scrupuleusement respecté les privilèges de l'Alsace comme on l'avait fait jusqu'en 1789, l'Université de Strasbourg eût, sans doute, échappé à un tel régime; après les nivellements et l'uniformisation de l'époque révolutionnaire et sous le gouvernement centralisateur de Napoléon Ier, il ne pouvait pas en étre ainsi. Strasbourg dut donc se contenter de posséder un des dix-sept groupes de Facultés constitués en France — dix-sept seulement, au lieu des vingt-deux anciennes Universités. Ses quatre Facultés nouvelles (droit, lettres, sciences et médecine), auxquelles s'ajoutèrent plus ou moins vite une Faculté de théologie protestante et une école supérieure de pharmacie, n'eurent pas, d'autre part, de vie commune. C'est encore le président Poincaré qui l'a dit, en s'inspirant des faits constatés par les tout récents historiens de l'Université de Strasbourg, elles demeurèrent « confinées dans des compartiments Sous une monarchie qui eût continué la vieille tratout recents misoriens de l'Oniversite de Strasbourg, elles demeurèrent « confinées dans des compartiments distincts, comme si elles représentaient des puissances rivales, incapables de vivre en bonne harmonie ». Plus de délibérations générales, aboutissant à la rédaction de vœux ou de mémoires analogues à celui dont il a été question tout à l'heure.

redaction de vœux ou de memoires analogues a ceiur dont il a été question tout à l'heure.

Il a fallu longtemps pour comprendre combien est néfaste, pour les progrès de la science et des études générales, cette séparation de disciplines différentes, mais susceptibles de se prêter un mutuel appui, cet isolement par des cloisons étanches. Néanmoins, l'Université de Strasbourg (une ordonnance royale lui avait rendu ce nom en 1815, comme aux seize autres Académies universitaires du temps) continua, grâce à la valeur de ceux qui en occupèrent les chaires, de briller d'un très vif éclat. Dire que le grand Pasteur, que Fustel de Coulanges, que des juristes comme Aubry et Rau, un philosophe comme Paul Janet, un théologien protestant comme Edouard Reuss, des géologues comme Daubrée et Philippe Schimper, des médecins comme Stolz, Emile Kiiss